

# ESPAÑHÒL D'AQUÍ

de **Michel CORDES**

**Extraits de texte**



**Photo : Marc Ginot**

## PERSONNAGES

– **Dolorès Fuensanta y Roldan**

40 ans – Femme d'Estéban

– **Estéban Fuensanta**

43 ans – Mari de Dolorès

– **Maria Fuensanta**

20 ans – Leur fille

– **Paco Roldan**

68 ans – Père de Dolorès

– **Marguerite Delpech-Gleize**

52 ans – Femme d'Armand

– **Armand Delpech**

55 ans – Mari de Marguerite

## LE LIEU

L'action se passe à Matussel, hameau de l'arrière pays viticole du Languedoc, perché sur une colline, à quelques kilomètres du village de Cazelles. Elle se situe dans et devant le ramonetage de la propriété d'Armand Delpech où vit la famille Fuensanta.

L'intérieur représente la pièce principale d'une vieille maison rurale. A cour, la porte d'entrée et la fenêtre. Au fond cour part une montée d'escalier qui mène aux chambres. Au centre il peut y avoir une grande cheminée ancienne. Au lointain jardin, une souillarde avec son évier en pierre et quelques étagères de rangement d'ustensiles de cuisine. Une table centrale, quelques chaises. A partir de l'Acte II, un lit de camp contre le mur à jardin et un miroir. La pièce est pauvrement meublée et donne la sensation d'une installation dans le provisoire. On peut remarquer quelques accessoires typiquement espagnols.

L'extérieur est le devant de porte du ramonetage. On retrouve la porte d'entrée et la fenêtre dans la moitié centre jardin et le mur perpendiculaire à la façade qui se prolonge vers le lointain. Sous la fenêtre, un banc de pierre, au centre cour une vieille table bancale. Ça et là traînent divers accessoires : outils, cageots, caisses... etc, qui évoquent une activité agricole.

A l'avant scène cour se situe l'arrivée du chemin caillouteux et accidenté qui mène au ramonetage; la sortie fond cour mène à la cave et à la remise et au delà, vers le hameau.

La scène IV de l'Acte II se déroule de nuit sur le chemin.

# ACTE 1

## SCÈNE 1

### Dolorès – Maria

*(Début Avril, le devant de porte du ramonetage. Sur la table un puchero, au sol, un cageot de fruits, contre le mur, un Solex... Dolores arrive avec un paquet de linge propre qu'elle ramène de l'étendoir, le pose sur la table et commence à défroisser et le plier sommairement. Maria sort du ramonetage. Elle va au Solex et commence à retirer le cageot fixé sur le porte-bagage.)*

Dolores : Pero que haces ? Deja-lo! Après, je n'arrive plus à le remettre. Pourquoi tu enlèves ce cageot à chaque fois ?

Maria : Pour mettre mon sac; ce n'est pas pratique. Et puis...c'est pas beau.

Dolores : Dis plutôt que ça te fait honte. (*Pour elle même*) Que ça fait espagnol.

Maria : (*Sur un ton de reproche affectueux*) Madre, je n'ai jamais dit ça  
Mais c'est vrai que c'est ... ça fait « paysan », voilà ;  
« pacoulin », comme ils disent ici.

Dolores : A quelle heure tu pars ?

Maria : Je ne vais pas tarder. Le car passe à Cazelles à dix heures.

Dolores : Tu n'attends pas ton père? Il sera là vers cinq heures et demi.

Maria : Il faut plus de vingt minutes pour aller au village; le temps d'aller poser le Solex au Pesquier, puis de revenir à l'arrêt du car ... Ça va faire juste.

Dolores : Aún se ira gruñendo si no te ve cuando llega. Tu sais qu'il aime bien te voir quand il rentre. Surtout si tu restes la nuit en ville.

Maria : Mais je dors chez Consuelo Martinez.

- Dolores : Justement, une femme seule...
- Maria : C'est pas pour ça qu'elle est plus délurée. Vous la connaissez. Tu n'as pas confiance?
- Dolores : Tu y es bien souvent... Tu sais qu'il n'aime pas ça.
- Maria : Je ne vais quand même pas rentrer de la ville en pleine nuit, après mes cours du soir, alors que je prends le travail à l'hôpital à huit heures demain matin. De toutes façons, il n'y a plus de car à cette heure-là.
- Dolores : Je sais bien. Mais après, c'est moi qui subis la sérénade. (*Elle se penche vers un seau qui se trouve à côté de la table.*) Ah, está vacío.
- Maria : Tu as besoin d'eau ?
- Dolores : Oui, il faut que je mette les pois-chiches à tremper.
- Maria : (*Lui prend le seau des mains*) Deja-lo Mama, yo voy. (*Elle sort et parle de la coulisse*) Pourquoi tu n'achètes pas des boîtes ?
- Dolores : Garbanzos en latas! Comme les français? Ah non! Je préfère les préparer moi-même, c'est meilleur, et c'est moins cher.
- Maria : (*En revenant*) Oui, mais ça donne plus de travail. Tu en fais déjà assez...
- Dolores : Pon-la en el puchero. (*Maria vide une partie du seau dans le puchero puis le met devant la porte. Dolores a fini de plier le linge. Elle va au cageot qui contient des fruits et en met dans un sac.*)
- Dolores : Tiens, tant que tu seras à l'hôpital, tu iras voir Mr Perez et tu lui porteras ça. Pondrás también turrón y carne de membrillo. J'ai vu sa fille à l'épicerie; il paraît qu'il va de plus en plus mal, le pauvre.

- Maria : Je sais, les infirmières m'ont dit qu'il avait une septicémie, et que...
- Dolores : Comme ta pauvre grand-mère... Je l'ai vue partir... comme ça... Mais elle, c'est le chagrin qui l'a tuée, pas la maladie...
- Maria : Madre !
- Dolores : Le chagrin de n'avoir pas revu son fils, de le savoir là-bas, malade, loin de Miranda; allí, en el frío de Castilla. Pobre Antonio ! Il est mort seul; il est passé de la prison à la fosse sans sépulture et ils ne l'ont jamais laissé aller sur sa tombe. C'est ça qui l'a tuée.
- Maria : Mama, porque machoconeas así ?Ça fait treize ans qu'elle est morte !
- Dolores : Avant, en Espagne, de Lobosillo, je pouvais aller de temps en temps à Miranda, sur la tombe de ma mère. Et là... pas même une fleur depuis des années... Ça me manque.
- Maria : Mais vous allez passer bientôt quelques jours en Espagne.
- Dolores : C'est peut-être pour ça que ... Que je redoute.
- Maria : Allez Madre, ne parle plus de ça.
- Dolores : Si je n'en parle pas avec toi, avec qui j'en parlerai ?
- Maria : Je sais bien; mais pense plutôt à grand-père; il arrive Samedi. On va le voir plus souvent maintenant. Abuelo Paco, abuelito mío ; je languis de le voir. Tu te souviens, madre, quand j'étais plus jeune, que j'étais voûtée, il me disait toujours : « Alza la cabeza chica, arriba ! » ( *Elle joint le geste à la parole.* ) Ça m'a aidé à me tenir droite.( *Dolores retire du tas de linge un pantalon, une chemise et du linge de corps pour homme* )
- Dolores : Il faudra aussi que tu passes au Lycée, porter ça à Angel. Je n'ai pas eu le temps de le laver avant qu'il parte, dimanche ; j'étais toute la journée aux boufanèles... ( *Maria prend le paquet* ) .Attends, il faut que je le repasse.
- Maria : Oh, ce n'est pas bien froissé.

Dolores : Ah non ! De quoi il aurait l'air ? Quiero que parezca un señor . Je ne veux pas que mon fils ait honte devant ses amis. Il doit être habillé comme il travaille : bien ! Et tu regarderas les papiers quand tu rentreras.

Maria : ( *Moqueuse* ) C'est tout pour aujourd'hui ?

Dolores : Mais tu n'es jamais là; toujours en ville, ou à traîner, je ne sais où...!

Maria : Entre l'hôpital, les cours du soir et les trajets, tu crois que j'ai le temps de traîner ?

Dolores : Bueno... enfin. Ils sont arrivés hier matin. Ça doit être important c'est imprimé ; j'ai bien peur que ...

Maria : Mais ne te fais pas de souci, Madre ; encore des formalités. Pour les paperasseries, on est en règle; je m'en occupe.

Dolores : J'ai demandé à la voisine...

Maria : A Solange Garrel ?

Dolores : Oui, mais je n'ai rien compris à ce qu'elle m'a dit. Elle s'est mise à parler, parler...

Maria : Comme d'habitude !

Dolores : Un coup en français, un coup en patois, trataba mismo en Castellano, destrozando-lo ! Elle mélange tout ; je n'y comprends rien ! Qué chapurreo ? Si encore elle ne me parlait qu'en patois, comme Mr et Mme Delpech; avec eux, au moins, je comprends à peu près.

Maria : Et c'est pas comme ça que tu apprendras le français. Déjà que vous ne fréquentez que des Espagnols ... et qu'on ne parle que ça entre nous. Comment veux-tu faire des progrès ! Et puis, ne montres pas les papiers à Solange !

Dolores : Quand même, on est voisins; on ne peut pas rester comme des sauvages !

Maria : D'accord, Madre, mais fais attention avec elle. Même M. Delpech t'a prévenue : « Fa pas qu'espınchar; es una lenga de pelha. ». Et après, au village, ça y va : « Los Espanhols van aquí, los Espanhols fan acò ! » Y que patatin, y que patatan! Ay, que barbaridad !

Dolores : ( *Faisant le geste de baisser la voix* ) María ! Calla , chica ! ( *Elle regarde vers l'extérieur* ) Si on t'entendait... Tiens, justement, voilà Mme Delpech. Ne fais pas de réflexions devant elle.

Maria : Ça ne risque pas. ( *Elle prend le linge d'Angel* ) Bon, je vais vite repasser ça avant de partir. ( *Elle entre dans la maison.* Dolores continue de s'affairer à diverses choses.)



## SCÈNE 5

### Estéban – Dolorès

- Esteban : Il me semble qu'elle y est bien souvent en ville; mas de lo conveniente. Il y a sûrement quelque chose qui l'attire, là-bas.
- Dolores : Pero que te metes en la cabeza ? Entre son travail et ... tout le reste, ça prend du temps. Rien que les trajets ... ( *Elle s'extrait de sa chaise péniblement* ). Il faudrait qu'elle passe le permis, ça rendrait service à tout le monde.
- Esteban : Encore des dépenses ! Elle a déjà le Solex; et elle vadrouille suffisamment comme ça ...
- Dolores : ( *Haussant les épaules* ). Elle vadrouille ... !
- Esteban : A son âge, une fille ne passe pas la nuit dehors. Moi, je lui aurai interdit d'aller à ces cours. Mais tu es toujours à la défendre toi; alors, elle n'en fait qu'à sa tête. Se vuelve siempre mas descarada. Et d'abord, qu'est-ce qu'elle y fait à ces cours ? Ça lui sert à quoi ?
- Dolores : C'est pour passer des examens, pour être infirmière.
- Esteban : Infirmière ! C'est pas une vie, ça !
- Dolores : Et laver des draps toute la journée, tu crois que c'est une vie.
- Esteban : Tu veux qu'elle passe ses journées avec des malades, et même ses nuits ? Jamais à la maison ! Tu veux qu'elle tripote des gens...des hommes nus ?
- Dolores : Mais elle ne va pas les tripoter ! Elle va les soigner, les aider. Elle est sérieuse. Laisse-la faire; c'est à elle de décider.
- Esteban : Ostia, c'est les femmes qui portent les pantalons, maintenant ?! ( *Un temps* ). Elle t'a donné l'argent du mois dernier ?
- Dolores : Oui.

Esteban : Tout ?

Dolores : Il faut bien qu'elle en garde un peu.

Esteban : Elle va encore tout dépenser.

Dolores : Non, elle en met de côté ... pour plus tard.

Esteban : Como, pour plus tard ?

Dolores : Pour ses études d'infirmière, justement. Pour avoir un bon métier.

Esteban : Elle n'a pas besoin d'étudier. Les études ça coûte cher. Il y a déjà Angel ... Mais lui, c'est un garçon.

Dolores : Elle a bien le droit de penser à son avenir, elle aussi ...

Esteban : Son avenir, il n'est pas d'aller vadrouiller en ville, avec les français; como Consuelo, esta perdida, qui n'est toujours as mariée, à vingt- huit ans. Son avenir, c'est de s'occuper de sa famille. Moi je veux qu'elle se marie, avec un homme de chez nous, qu'elle s'occupe de son foyer et qu'elle reste avec sa famille. Il fallait qu'elle vienne avec nous, en Espagne.

Dolores : Tu sais bien qu'elle ne peut pas prendre de congés.

Esteban : Ça ne me plaît pas de la laisser seule ici.

Dolores : Mon père sera là.

Esteban : Ton père, ton père ... Ce n'est pas lui qui va la surveiller.

Dolores : Mais aussi, je ne sais pas pourquoi tu t'es mis en tête d'aller en Espagne maintenant.

Esteban : Ça me regarde. Je sais ce que j'ai à faire.

Dolores : Bueno. ( *Un temps* ) On aurait pu y aller cet été; on aurait eu plus de temps et on aurait pu passer par la Castille, pour aller sur la tombe d'Antonio.

Esteban : Otra vez, otra vez;

Dolores : Siempre otra vez.

Esteban : La famille nous attend, là-bas.

Dolores : Ta famille, oui, parce que moi, maintenant ...

Esteban : Depuis le temps; Ça fait trois ans qu'on n'y est pas allé. Il vont être contents de nous voir.

Dolores : Les cousins, peut être, ils écrivent, eux; mais les autres, on ne doit pas beaucoup leur manquer ...

Esteban : Les autres ?

Dolores : Ta soeur, Pilar. Elle t'a toujours regardé de haut. Elle, c'est Madame Corvera, la femme du maire ... ! La dernière fois, ils ne nous ont même pas reçu pour manger. On n'est pas assez bien pour eux. Alors, ça les a bien arrangés qu'on parte.

Esteban : Mais maintenant, je reviens la tête haute; tu devrais être contente. Ils verront bien que j'ai réussi, que je suis aussi respectable qu'eux.

Dolores : Toi, toi, toujours toi ! Mais moi, je serai toujours la fille d'un rouge, et ça, Carlos, son mari, il ne me l'a jamais pardonné.

Esteban : ( Avec colère ) Para ! Calla-te !

Dolores : ( Au bord des larmes ) C'est pour ça qu'on n'ira jamais sur la tombe d'Antonio; tu as trop peur qu'ils le sachent. Alors, moi, je m'en moque d'aller là-bas !

Esteban : ( Redoublant de colère ) Para, te digo ! Basta con esto! Je ne veux plus entendre parler de ça .

Dolores : ( Farouche ) Mais j'irai sur la tombe de ma mère; ça, tu ne m'en empêcheras pas.

Esteban : Pero, porque me vienes con cuentos aquí; je ne t'ai jamais empêché d'y aller.

Dolores : Les morts, c'est sacré. Ils ont tous droit au souvenir.

Esteban : Bon, d'accord. Mais ta mère, c'est ... c'est autre chose. Je viendrais avec toi.

Dolores : Non, j'irai seule.

Esteban : Comme tu voudras. Pero aquíetate ahora. Ne parlons plus de ça. Il ne faut pas remuer le passé.

Dolores : Je me tairai, mais je n'oublie pas. *On frappe à la porte. Dolores va voir à la fenêtre* ). C'est Monsieur Delpech .  
( *Elle va ouvrir la porte.* )

## ACTE II

### SCÈNE 2

#### Paco – Maria

*(L'intérieur du ramonetage. Contre le mur se trouve un lit pliant défait, qui n'était pas là au premier acte. Autour du lit, divers accessoires montrent que ce lieu est devenu le coin chambre de María. Au travers des volets en croix de la fenêtre, on devine que le jour touche à sa fin. Paco est assis, un journal à la main, il lit. La pénombre le contraint à s'arrêter. Il pose le journal et reste pensif Maria entre.)*

- Maria : Abuelito, soy yo. *(Elle le découvre)* Como estás? Mais pourquoi tu n'as pas ouvert les volets? *(Elle va les ouvrir, puis brandit une enveloppe.)* Mira, una carta de España. C'est l'écriture d'Angel. *(Elle pose son sac.)* Espera...*(Elle sort quelques affaires, retire sa veste et décachette l'enveloppe.)* A ver... *(Elle commence à lire rapidement.)*
- Paco : Hizieron buen viaje?
- Maria : Parece. *(Elle va continuer à lire en s'arrêtant pour commenter.)* Ils sont arrivés tard dans la nuit. Ils sont chez les cousins à Lobosillo. *(Elle cite)* « Je m'amuse bien avec leur fils; chez eux on rit; mais qu'est-ce qu'on mange tard! » *(Elle lit, puis cite)* « Je dois aller voir les « pisse-froid » avec Papa!!... » *(Elle lit)* Ah, c'est les Corvera : La tante Pilar et Carlos, son mari *(Elle cite)* « Celui-là, parce qu'il est maire, il ne se prend pas pour une merde! » Moi non plus, je ne l'ai jamais aimé.
- Paco : Este es una fiera. Ce fauve-là, même rassasié, il dévore encore.
- Maria : *(Elle cite)* « La dernière fois qu'on les a croisés, Maman n'a rien dit, mais après, elle a pleuré !! » *(Elle lit – A Paco)* Elle n'a pas voulu lui dire pourquoi. *(Elle cite)* « Alors moi, je ne veux pas aller chez eux » *(Elle lit, puis cite)* « Les cousins doivent nous amener à Miranda, Dimanche sur la tombe de grand-mère Concepción » *(Elle finit de lire, puis tend la lettre à Paco)*

Quieres leerla?

Paco : Mas tarde; déjala por aquí. (*Un silence. Maria est triste; elle range machinalement ses affaires.*)

Maria: On a fait la fête, l'autre jour, pour la paella. On ari, dansé, chanté... Madre aussi, elle allait bien, elle était si heureuse de te voir. Et maintenant voilà... Como Abuela Concepción! (*Un temps.*) J'étais petite quand Abuela est morte, mais quand je pense à elle, je la vois en train de pleurer. Elle disait toujours : « Antonio, Antonio, hijito mío, que Dios te bendiga » (*Un temps*) Je ne l'ai pas connu, moi, l'oncle Antonio, il était déjà mort quand je suis née. Qu'est-ce qui s'est passé, Abuelo ? Pourquoi on l'a arrêté?

Paco : Parce qu'il était mon fils... A l'époque, il était trop jeune pour se battre.

María : Mais après, pourquoi il n'est pas revenu?

Paco: Desapareció, como tantos, bajo el velo de luto que cubrió a España...

María : Comment il est mort?  
(*Paco fait un geste signifiant qu'il ne veut pas parler*)

María : Dígame Abuelito. Si ce n'est pas pour vous, c'est pour nous, pour Angel, pour moi...! (*Un temps*) Toujours des noms, des mots qui reviennent, des illusions... Padre qui fait taire tout le monde et Madre qui ne dit rien... qui pleure!... (*Elle s'arrête à bout d'arguments*)

Paco : A remuer la cendre, on ravive les braises et tout le monde se brûle. Déjalas que se apaguen.

Maria : Mais j'ai besoin de savoir, Abuelo...! Même la guerre civile, pour savoir, il faut que je regarde dans les livres! Dis-moi, raconte-moi!

Paco : Que decirte? On s'est battus. Mas valía morir de pie que vivir de rodillas. Mais ils ont été les plus forts. L'horreur est un gouffre sans fond qui avale jusqu'à la parole. Solo quedaba la

esperanza ( *Il se tait* )

María : Y después?

Paco : Fue la retirada. De l'autre côté des Pyrénées, lescamps nous attendaient. On allait vers la liberté, on n'a eu que les barbelés : Estabamos, terroristas... Et on nous a traités comme tels. Puis on nous a envoyés à la mine dans les Cévennes; et là, peu à peu, on a retrouvé la liberté et même le goût de vivre et de se battre encore...

María : Con Pepe el Valenciano?

Paco : Si, y tantos otros. On a reconstruit l'organisation pour agir, reconquérir l'Espagne... Hemos soñado... On croyait que ça ne durerait pas. Et puis... (*Un temps*)

María : Tu nous as tant manqué, Abuelito. A Madre surtout. Là-bas, on lui niait même le droit de t'aimer. Des fois, je me demande si ce n'est pas surtout pour ça qu'elle a voulu venir en France. Et depuis qu'on est ici, on t'a si peu vu. (*Un silence*) Je me souviendrai toujours, Abuelito, la première fois que je t'ai vu, j'étais triste, on venait d'arriver et tu m'as dit : « Hoy es malo, pero mañana es mío »; et depuis, quand ça ne va pas, c'est ça qui me revient.

Paco : Si, mañana es tuyo, María.

María : (*Elle a un geste affectueux pour Paco*) Y nunca mas será malo. Avec toi, Abuelito, c'est comme si l'Espagne de mes rêves existait; je me sens fière d'être Espagnole... (*Elle devient sérieuse*) Oui... Espagnole, et pourtant... j'ai appris à vivre ici; j'y suis bien. Alors, je... je crois que je vais rester...

Paco : Fais ton chemin; la terre où tu le fais est la tienne.

María : Toi tu me comprends Abuelito.... (*Enthousiaste*) C'est vrai que ma vie est ici. J'aurai un beau métier et... (*Elle hésite*) Et à toi, j'ai envie de le dire, Abuelito, je suis amoureuse.

Paco : Vívalo, no lo cuentas. Le silence protège les belles choses.

María : Tu as raison. Ne parlons plus de tout ça. Bueno, (*Elle va allumer la lumière, puis s'active.*) Te voy a cocer un buen

pollo, de nuestro gallinero.

Paco : Un pollo...! Ay... un pollo.

María : Si, porque?

Paco : Je m'étais promis d'en manger un à la mort de Franco; hace ya mucho tiempo, y me comí tantos. A cada vez...

María : *(Le menaçant gentiment)* Abuelito, on a dit qu'on ne parlait plus... *(Elle commence à préparer le repas)* Tu veux un vin d'orange?

Paco : Porque no? *(Il va pour se lever)*

María : No, no; no te muevas. Soy yo quien lo hago todo. *(Elle se dirige vers la souillarde.)* Oh, ça me fait penser que Madre m'a dit d'en amener une bouteille à Monsieur Delpuech. *(On frappe à la porte. María va ouvrir; Armand apparaît)*



## SCÈNE 4

### Dolorès – Marguerite

*(Le devant de porte par une fin de matinée. Marguerite arrive du chemin. Elle se dirige vers la porte d'un pas décidé, s'arrête devant, hésite puis frappe. Dolores vient ouvrir.)*

Dolores : Ah, c'est vous, Madame Delpuech... Bonjour.

Marguerite : Bonjorn Dolores. Siatz sola?

Dolores : Oui... Enfin, non... I a mon paire... Mais vous pouvez entrer...

Marguerite : E María? Es a per aqui?

Dolores : Non... Elle est en ville...

Marguerite : Ah... En vila?

Dolores : Oui... A son travail... Mais pourquoi...?

Marguerite : La vesem tant pauc, en aiceste moment... Sabem pas trop ço que fa...

Dolores : *( Mal à l'aise )* Oui... Vous ne voulez pas...?  
*( Elle fait le signe d'entrer )*

Marguerite : Non, mercé... Per ço qu'ai a vos dire, tan val que siaguem solas, serem mas tranquilles defóra. *( Elle indique l'extérieur et s'éloigne du seuil; Dolores hésite, puis ferme la porte et la rejoint )* Bon, i anirai pas per quatre camins. Aqui : lo bruch corris que María es gróssa. *( Dolores accuse le coup mais se tait )* Pensi que vos apreni, pas res...? Una maire sap léu aquelas causas.

Dolores : Oui... Bien sûr... Mais comment...?

Marguerite : Vos ai deja dit, dins un vilatge tot se sap : S'es estavanida dins l'autobus e i avia quauquas femnas... Aquò trompa pas... Dempuei, las lengas de pelha n'an son contentament... Pensatz

ben!

Dolores : Vous savez, je vais très peu au village...

Marguerite : Mas nautres i siam. Es pas tot, se mormocha que Pascal seriá per quicóm dins aquel afar...

Dolores : Ça ne vient pas de nous...

Marguerite : Sabi ben; es pas ço qu'ai dit; mas, es atal : Siam mesclats als vostres embolhs. Per tant, vos avem aculhits e ajudats, per trabalhar e demorar en França, aqui la recompensa. Qu'es que ne siague, aquò se deu arrestar. Nostra familha es onorablement coneguda dins la region e pòdi pas daïsser correr aquelas petófiás. Tant mai qu'aquò's pas vertat, mon filh a pas res a veire aqui dedins.

Dolores : Mais nous n'avons rien dit qui...

Marguerite : Ça que lá, vos avia mesa en garda per vostra filha. Qui sap solament de qual ven la causa. L'avetz daïssada barrutlar ont que siague, aqui lo resultat!

Dolores : Je sais ce que j'ai à faire, Madame Delpech.

Marguerite : Ja qu'aquò vos regarda, mas ara avetz sus los brases una filha maire e será a vos de vos en desembolhar.

Dolores : Qu'est-ce que vous voulez dire?

Marguerite : Que vóli que Pascal siague tengut en defóra d'aquò.

Dolores : Nous laisserons votre fils en paix... Je ne suis pas heureuse de ce qui arrive, mais je ferai tout pour que ça se passe bien. Je veux le bonheur de mes enfants... De tous les enfants.

Marguerite : Vos fau fisança, mas sabi pas se María ne fará autant... Sabetz, Pascal es en plen trabalh per sos examens e a pas besonh qu'óm lo tafura amb d'histórias de cór. Aqueste cóp compte sus vos per tener vostra filha.

Dolores : Je ne commande pas à ses sentiments... Ni à ceux de Pascal.

Marguerite : Los sentiments...?! Es pas per que i a avut una amoreta... E

puei, caldriá encara que s'agisse d'aquò... Compreni que mon filh es un bon partit e presenta segurament força avantatges...

Dolores : María n'est pas intéressée, Madame Delpuech; elle n'agit qu'avec son coeur. Elle est pure et sincère? Je n'aurai pas le mauvais esprit de vous dire qu'on a pu abuser de sa sincérité pour n'en tirer que du plaisir, puis l'abandonner. Après le plaisir, vous le savez comme moi, la femme se retrouve seule avec ses responsabilités.

Marguerite : Bon, soi pas venguda per far de rasonaments, mas per metre las causas al punt. Cal que siague clar : Avem pas res a veire dins aquel afar. Me faretz lo plaser de tener Pascal en defóra d'aquò, de lo carcanha pas e...

Dolores : (*La coupant; avec fierté*) J'ai bien compris, Madame Delpech. N'avez pas peur, nous avons assez d'amour-propre pour affronter tout seuls nos ennuis.

Marguerite : Fort plan; alavetz...

Dolores : Nous savons être discrets et, s'il le faut, nous

Marguerite : Bon... Bon... Aquò's quicóm mai. Per ço qu'es de vostra situacion aici, ne tornarem parlar... Es pron entrepachós atal... Veirem aquò tan leu que las causas se seran apagadas. (*Silence lourd*) Bon... Eh ben... Cresi que nos siam compresas... Vos vau pas retener mai longtemps. Adiussiatz Dolores.

Dolores : Au revoir, Madame Delpuech. (*Dolores rentre aussitôt chez elle. Marguerite la regarde partir puis s'en va à son tour*)